

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERIONS: Annonces: la ligne... Réclames: la ligne... Faits divers: la ligne...

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an...

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... La France et l'Étranger, les frais de poste en sus...

ROUBAIX, le 22 Janvier 1880

Table with 2 columns: BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental) and 2 rows of data for 22 JANV. and 21 JANV.

Service particulier

Table with 2 columns: 21 JANV. and 29 JANV. and multiple rows of financial data.

Un moment où nous mettons sous presse le cours des valeurs ne nous est pas encore parvenu.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et G... représentés à Roubaix par M. Bulteau-Grymonprez:

Havre, 21 janvier. Ventes 290 balles. Marché soutenu. Liverpool, 21 janvier. Ventes 8,000 b. Marché calme.

BULLETIN DU JOUR

L'amiral Duperré, qui commande l'escadre des mers du Sud, vient de recevoir l'ordre d'exiger de l'empereur du Tonkin réparation immédiate et solennelle de l'outrage qui a été fait à la France dans la personne du capitaine Reinhard.

Tout porte à penser que l'amiral Duperré aura agi énergiquement, sans attendre les instructions ministérielles, et que, dans tous les cas, ses instructions sont de nature à l'encourager dans l'effort qu'il aura fait pour obtenir satisfaction.

Une querelle s'est élevée entre deux députés journalistes sur cette question: Y a-t-il un ministère possible? Les deux journalistes députés sont MM. Emile de Girardin et Clémenceau.

plus que M. Gambetta à se mettre en avant.

M. Clémenceau dit: La combinaison actuelle ne vaut rien! M. Emile de Girardin répond: Trouvez-en une meilleure! Qui des deux a raison? Hélas! ils ont tort également tous deux.

M. Clémenceau a tort, parce qu'il n'est pas possible de former dans les conditions présentes, un cabinet qui vaille mieux que le cabinet Freycinet. La division est telle dans les gauches que n'importe quelle combinaison sera impuissante à satisfaire la majorité. Conclusion: il n'y a pas de majorité dans les Chambres.

M. Emile de Girardin a tort parce qu'il n'a pas le courage, lui, logicien, de pousser sa logique jusqu'au bout, et de demander franchement la dissolution de la Chambre.

Puisque ce cabinet est insuffisant et mal équilibré tout le monde en convient, c'est qu'il en faut un autre. Puisqu'il n'est pas possible, dans l'état présent des choses, de trouver un cabinet meilleur que celui-là, il faut avoir recours au seul remède possible, lequel remède est la dissolution.

Ni M. Clémenceau, ni M. Emile de Girardin ne proposent remède. Pourquoi? Ont-ils peur, l'un et l'autre, que la République, grâce à toutes ses contradictions, ne coure quelque risque dans cette épreuve solennelle? S'ils sont inquiets, nous comprenons qu'ils n'osent pas parler de ce remède souverain. Mais alors qu'ils cessent une querelle inutile.

REVUE DE LA PRESSE JULES FAVRE

Quand mourait un roi chez un des peuples les plus anciens du monde, — le peuple égyptien — chacun était appelé à dire la vérité sur le royal mort. Il doit en être ainsi quand meurt un tribun — ce roi du peuple moderne! Cependant je laisserai de côté l'homme privé qui était dans Jules Favre. La mort ne saurait apporter l'absolution des fautes; elle met du moins sur la tombe le silence. Je n'ai d'ailleurs jamais parlé des fautes de la vie privée — même d'un vivant! Mais l'homme public nous appartient en deçà et au delà du tombeau. J'ai, en plusieurs circonstances, appelé ici Jules Favre « l'homme néfaste ». Je n'ai pas le droit d'écouter l'émotion humaine que chacun ressent en voyant passer le cercueil d'un homme qu'on a connu, qui a aimé les siens et a été aimé par eux — comme nous sommes aimés par les nôtres et comme nous les aimons! Je dois répéter ces mots: Jules Favre était l'homme néfaste de notre pays. Il a sans cesse marché à nos lourds sur la France. Il a gagné — toutes les fois que la France a perdu!

Ce qui l'a rendu plus fatal encore — c'est la supériorité incontestable de son talent d'orateur. Lui, n'était pas un médiocre — comme beaucoup de malfaiteurs sociaux de notre temps. Il a été souvent un admirable artiste de la parole. Le silence désormais éternel de cette voix est le deuil pour l'Art — aussi certainement qu'il ne l'est pas pour la patrie!

Jules Favre aimait à raconter ce qu'il avait fait par manque de protection qu'il n'avait pas eu son nom inscrit sur la colonne de Juillet. Je regrette que son nom n'ait pas été inscrit là. Jules Favre a cassé tout ce qu'il a touché. Son nom est porté malheur à cette colonne dont on ne s'explique plus la signification. Quand les obus en 1871

liberté ne réussit pas à se faire entendre. La voix de Favre fut comme le roulement de tambours qui, depuis Louis XVI, place de la Concorde, empêche les rois d'être écoutés par le peuple. Le duc de Gramont, mort hier — qui a été mon chef en Italie — me disait, il y a deux mois: « Une des principales causes de la guerre a été Jules Favre. Sa voix irritait l'Empereur, comme le bourdonnement continu d'une énorme guêpe. Jules Favre acclama, en effet, peu à peu l'Empire à la guerre. Jules Favre est un de ceux qui, devant l'Histoire, seront responsables de l'année terrible! »

Je n'ose pas confesser que j'ai eu beaucoup d'amour pour le régime parlementaire. On n'avoue pas plus ces vieilles amours qu'on n'avouerait d'avoir jadis aimé Pomaré. Ce régime parlementaire, qui a du bon, a cela de mauvais que dans un conflit solennel entre deux nations — il diminue la force diplomatique de sa nation. Toutes les paroles de Jules Favre étaient écoutées par la Prusse. Jules Favre, en divulguant la faiblesse du gouvernement, rendait, inconsciemment et gratuitement, les services d'un envoyé prussien. Je suis trop sincère pour trop accuser, sur ce point, Jules Favre. Je veux seulement montrer l'homme fatal. Il était un des auteurs de la guerre — et il renseignait l'ennemi. Il sonnait, sans le vouloir, les cloches qui appelaient la foudre! On voit avec quelle prudence je juge Jules Favre. Un écrit violent n'a pas de durée. Il est comme l'écumé du vin qui bout — rien n'en reste bientôt!

Voici la défaite. Le nom de Jules Favre est le premier qui signe la déclaration de l'Empereur. Sa parole est la première qui la réclame à la tribune. La laïné politique l'emporte ici évidemment sur l'amour patriotique. La déchéance est prononcée. Dans son ouvrage intitulé: « Le Gouvernement de la Défense Nationale », Jules Favre, à la page 91 du premier volume, écrit cette phrase: « A la nouvelle de l'avènement de la République, Paris n'avait jamais été plus joyeux. » Et Paris venait de recevoir la nouvelle la plus terrible: la France était vaincue! Je crois que Paris a parfois été plus joyeux! Je sais qu'un écrivain, qui a le sens moral, ne raconte pas cette chose à l'Europe — à l'Histoire! S'il est vrai que les mots peuvent servir à ce qu'ils ont fait et relire ce qu'ils ont écrit — cette phrase malheureuse doit épouvanter le regard d'aujourd'hui dégagé des passions humaines, de l'ancien ministre des affaires étrangères!

Favre come colui piange e dice... Je ferai comme celui qui parle en pleurant. Mais non! Je ne parlerai plus de ces temps. On a dit que les affaires, c'est l'argent des autres — parfois la politique, c'est le sang des autres. Les tribuns se font des réclames à cent cadavres la ligne! Ce qui augmente la faute de Jules Favre — c'est que lui, presque seul, n'était pas ivre. Sa note caractéristique est un sang-froid imperturbable. Pendant le siège de Paris, il voit clairement ce qu'il faut faire. Cela résulte de ses déclarations contenues dans son livre. Il comprend qu'un peuple mal conduit s'empare comme un cheval mal monté! Il ne fait rien pour conjurer le danger. Il demeure toujours le prisonnier de la population — comme au 31 octobre. C'est l'homme mal destiné!

L'ancien ministre des affaires étrangères, le prince de la Tour d'Auvergne, reçoit, le 9 septembre, un émissaire secret de M. Rainbeau, écuyer de l'Empereur. Dans la double de l'habit de l'empereur est une lettre du Tsar, adressée à l'impératrice. Cette lettre indiquait chez Alexandre quelque in-

sondormie tourmentée. Mais les promesses, les serments ne servaient pas toujours et il n'en rentrait pas moins tard, une fois qu'il acceptait un verre de vin. A la maison, Lisé était toute puissante, dehors elle était oubliée. — Vois-tu, disait-il, on boit un coup sans y penser, parce qu'on ne peut pas refuser les amis; on boit le second parce qu'on a bu le premier, et l'on est bien décidé à ne pas boire le troisième; mais boire donne soif. Et puis, le vin vous monte à la tête; on sait que quand on est lancé on oublie les chagrins; on ne pense plus aux créanciers; on voit tout éclairé par le soleil; on sort de sa peau pour se promener dans un autre monde, le monde où l'on désirait aller. Et l'on boit. Voilà.

Il faut dire que cela n'arrivait pas souvent. D'ailleurs la saison de l'essimplage n'était pas longue, et quand cette saison était passée le père n'avait plus de motifs pour sortir, ne sortait plus. Il n'était pas homme à aller au cabaret tout seul, ni par paresse à perdre son temps.

La saison des giroflées terminée, nous préparions d'autres plantes, car il est de règle qu'un jardinier ne doit pas avoir une seule place dans son jardin vide; aussitôt que des plantes sont vendues d'autres doivent les remplacer.

L'art pour un jardinier qui travaille en vue du marché est d'apporter ses fleurs sur le marché au moment où il a chance d'en tirer le plus haut prix. Or, ce moment est celui des grandes fêtes de l'année: la Saint-Pierre, la Sainte-Marie, la Saint-Louis, car le nombre est considérable de ceux qui

ont le goût de venir à notre secours. Le prince de la Tour-d'Auvergne la juge trop importante pour la conserver. Il envoie l'émis-saire chez le nouveau ministre des affaires étrangères. Jules Favre ne parle à personne de cette lettre si grave. Son livre ne sait plus qu'elle existe.

L'homme de parti ne voit pas que la France sache cette sympathie du Tsar pour la France impériale; c'est le dernier atout de notre pays — il le jette sous la table! Deux personnes aujourd'hui vivantes sont les principaux témoins de ce fait. Il ne m'a été révélé que depuis quelques jours. Enfin, Paris n'en peut plus! Il faut se rendre! M. Jules Favre accepte ce rôle qu'un hasard fatal le condamne à jouer: c'est lui-même qui parle ainsi dans son livre! Il dit bien! Jules Favre a rassemblé à ce marin jeté napolitain qui faisait sombrer les navires, des qu'il y entrât... Vraiment, je regrette que Jules Favre ne soit pas entré au nouveau Conseil municipal de Paris!

La mémoire de Jules Favre est assurément rendue impérissable par deux faits qui sont soulignés dans l'histoire de France — comme par deux traits d'encre rouge. Je rappelle, seulement pour mémoire, l'entrevue de Ferrières. Jules Favre y prononça des mots fameux, bien maladroits, lui l'homme maître de sa parole: « Pas une pierre de nos forteresses — pas un pouce de notre territoire. » Quelque temps après, Jules Favre livrait une armée qu'on ne lui demandait pas. J'ai par le comte de Bismarck, Jules Favre suit les mauvais conseils et ne suit point l'unique bon conseil que notre terrible ennemi lui ait donné. Le comte demande le désarmement de la garde nationale. Il lui dit de prendre garde à cette population que Jules Favre veut laisser armée — alors que les troupes sont désarmées. Jules Favre insiste. Il arme la Commune!

Pourtant il voyait la Révolution sociale s'annoncer comme une immense banquise de glace! Il devait s'attendre à la débâcle. Pourtant il haïssait les révolutionnaires extrêmes, parce que ceux-ci le haïssaient! Toujours l'homme néfaste! Nous avons vu tout à l'heure le comédiant fatal. Nous voici au tragédiant fatal! Jules Favre oublie dans le traité d'armistice — l'armée de l'Est. Quel sort plein d'épouvante que le sort de cette brave armée! Son valeureux général s'était tiré un coup de pistolet sur le crâne. L'échec lute encore. Elle va pouvoir échapper victorieusement à l'ennemi. M. Gambetta écrit à cette armée: « Il y a armistice. Vous devez rester sur vos positions du jour. »

Pendant ce temps l'ennemi, qui est en face de l'armée de l'Est, est prévenu que l'armistice ne la concerne pas. Il commence à entourer notre armée qui reste immobile. Il faut lire les dépêches navrantes du général Cambriels, à M. Gambetta. Celui-ci, éperdu, télégraphie à Jules Favre. C'est partout la voix impérieuse et navrante de l'homme qu'on assassine dans la nuit — et qui appelle à son secours! Jules Favre est étonné de dire qu'il a oublié. Cet oubli ne lui a jamais été pardonné — même par ses amis politiques. Il faut lire M. de Freycinet. Il faut surtout entendre, dans son livre, les cris de rage de ce pauvre comique, Glais-Bizoin — que dans cette circonstance, le désespoir rend presque sublime!

Et, par cet oubli, des milliers de nos soldats ont été tués! Une armée qui était libre à être traverser les frontières pour ne pas être prisonnière! Et qu'est-ce? ô mon Dieu, quand on sait qu'il n'y a pas eu d'oubli! On n'oublie pas une armée sur trois! Jules Favre a sacrifié cette armée — parce

qu'il fallait conclure, à tout prix, l'armistice. Paris sent impuissant! Et on sait aujourd'hui que le prince de Bismarck n'aurait pas insisté davantage. Il ne s'attendait pas à ce succès inouï: — armistice entre deux combattants, avec une exception en faveur d'un seul des combattants!

Quant à moi, je tenais dans mes mains, tout à l'heure, le livre où Jules Favre se défend à peine. J'ai cru voir sur lui des taches — comme à la clef de Barbe-Bleue. — Comme elle, ce livre était tombé dans le sang!

Après le dernier bruit que l'homme entend sur terre — le bruit des cordes qui glissent sous le cercueil — il y a deux grands bruits de voix dans l'outre-tombe: La voix de Dieu! La voix de l'Histoire! Dieu pardonne parfois — l'Histoire, jamais!

Pourtant cet homme fameux a, depuis, beaucoup souffert. On sait, d'autre part, quelques furent ses autres souffrances morales. Jules Favre aurait dû entrer dans le silence comme dans la nuit. Il s'est roidi contre tous et contre tout. Il a été le fanfaron de l'inconscience. La maladie de cœur, dont il est mort, prouve qu'il portait un masque. J'ai vu Jules Favre de bien près, il n'y a pas longtemps. Ses cheveux, tout blanchis, coupés très-courts et sa barbe de neige un peu saie, encadraient un visage émacié. Le regard était oblique. Il était comme inquiet. Il souffrait qu'on le regardât longtemps. C'est bien là l'homme du conte suédois — qui peu à peu avait été rongé par son ombre. L'ombre de Favre — c'était son passé! Jules Favre était déjà mort, quand il mourut.

Je répète que Dieu, en qui je croyais, lui pardonnera. Jules Favre — qui le croirait! — m'a fait pitié. Ce jour-là, il eut un de ses regards qui trouent le cœur. Favre a été une des passions de notre vingtième année. Notre génération était en ce temps morne et vaine. Jamais on ne l'eût crue destinée à de si échevillées aventures! La patrie, notre mère, semblait ne vouloir pas nous regarder. Nous étions « son sein — comme des nourrissons étrangers... Comme ces petits chiens à qui on fait faire le sein des mères malades, qui ont trop de lait et ont perdu leurs enfants. Les malheurs merveilleux — ce mot étant pris dans le haut sens biblique — nous ont relevés enfin! Les petits chiens sont devenus des hommes, marqués au front par la foudre — comme les anciens géants! Mais en ce temps, quel vide! La belle musique oratoire de Jules Favre était une de nos rares joies!

Ah! comme ce magnifique artiste disait bien — ce qu'il ne ressentait pourtant pas! Telle Sarah Bernhardt, notre comédienne, raconte avec sa voix d'or les douleurs d'une vierge martyre, scandées par quelque poète! C'est pourquoi, ému encore par ces maies plaisirs que Jules Favre nous a donnés jadis, je ne dirai jamais ce que des Français diront cruellement: « Ce n'était pas six pieds de terre française qu'il fallait à Jules Favre mort — c'était six pieds de terre allemande! » Non! souvenirs-nous du grand artiste qui était dans l'homme néfaste! Quant à l'homme public — j'ai dit! Ne pas parler ainsi — eût été crime de haute trahison! — IGNOTUS, (Figaro)

LETRE DE PARIS de notre correspondant particulier

Paris, 21 janvier Les gauches des deux Chambres ont décidé d'assister aux obsèques de M. Jules Favre. Pour les membres des groupes cultivant plus particulière-

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 23 JANVIER.

— 54 —

SANS FAMILLE

PREMIÈRE PARTIE

J'ai dit que le père cultivait les giroflées c'est une culture assez facile et que les jardiniers des environs de Paris réussissent à merveille, témoin les grosses plantes trappes garnies de fleurs du haut en bas qu'ils apportent sur les marchés aux mois de juillet et de mai.

La seule habileté nécessaire au jardinier qui cultive les giroflées, est celle qui consiste à choisir des plantes à fleurs doubles, car le monde repousse les fleurs simples. Or, comme les graines qu'on sème donnent dans une proportion à peu près égale des plantes simples et des plantes doubles il y a un intérêt important à ne garder que des plantes doubles; sans cela on serait exposé à soigner chèrement cinquante pour cent de plantes qu'il faudrait jeter au moment de les voir fleurir, c'est-à-dire après un an de culture. Ce choix se nomme l'essimplage et il se fait à l'inspection de certains caractères que se montrent dans les feuilles et dans le port de la plante. Peu de jardiniers savent pratiquer cette opération de l'essimplage et

même c'est un secret qui s'est conservé dans quelques familles. Quand les cultivateurs de giroflées ont besoin de faire leur choix de plantes doubles, ils s'adressent à ceux de leurs confrères qui possèdent ce secret, et ceux-ci « vont en ville », ni plus ni moins que des médecins ou experts, donner leur consultation.

Le père était un des plus habiles essimplageurs de Paris; aussi au moment où il doit se faire cette opération, toutes ses journées étaient-elles prises. C'était alors pour nous et particulièrement pour Etienne notre mauvais temps, car entre confrères on ne se visite pas sans boire un litre, quelquefois deux, quelquefois trois, et quand il avait ainsi visité deux ou trois jardiniers, il rentrait à la maison la figure rouge, la parole embarrassée et les mains tremblantes.

Jamais Etienne ne se couchait sans qu'il fût rentré, même quand il rentrait tard, très-tard. Alors quand j'étais éveillé, ou quand le bruit qu'il faisait me réveillait, j'entendais de ma chambre leur conversation.

— Pourquoi n'es-tu pas couché? disait le père. — Parce que j'ai voulu voir si tu n'avais besoin de rien. — Ainsi mademoiselle Gendarme me surveille! — Si je ne veillais pas, à qui parlerais-tu? — Tu veux voir si je marche droit; eh bien! regarde, je parle que je vais à la porte des enfants sans quitter ce rang de pavés.

Un bruit de pas inégaux retentissait dans la cuisine, puis il se faisait un silence. — Lisé va bien? disait-il. — Oui, elle dort; si tu voulais ne pas faire de bruit. — Je ne fais pas de bruit, je marche droit, il faut bien que je marche droit puisque les filles accusent leur père. Qu'est-ce qu'elle a dit en ne me voyant pas rentrer pour souper? — Rien; elle a regardé la place. — Ah! elle a regardé ma place. — Oui. — Plusieurs fois? Est-ce qu'elle a regardé plusieurs fois? — Souvent. — Et qu'est-ce qu'elle disait? — Ses yeux disaient que tu n'étais pas là. — Alors elle te demandait pourquoi je n'étais pas là, et tu lui disais que j'étais avec les amis. — Non, elle ne me demandait rien, et je ne lui disais rien: elle savait bien où tu étais. — Elle le savait, elle savait que... Elle s'est bien endormie? — Non; il y a un quart d'heure seulement que le sommeil l'a prise, elle voulait l'attendre. — Et toi, qu'est-ce que tu voulais? — Je voulais qu'elle ne te vit pas rentrer. — Puis après un moment de silence: — Tiennette, tu es une bonne fille; écoute, demain je vais chez Louïot, eh bien! je te jure, tu entends bien, je te jure de rentrer pour souper; je ne veux plus que tu m'attendes, et je ne veux pas que Lisé

s'endorme tourmentée. Mais les promesses, les serments ne servaient pas toujours et il n'en rentrait pas moins tard, une fois qu'il acceptait un verre de vin. A la maison, Lisé était toute puissante, dehors elle était oubliée. — Vois-tu, disait-il, on boit un coup sans y penser, parce qu'on ne peut pas refuser les amis; on boit le second parce qu'on a bu le premier, et l'on est bien décidé à ne pas boire le troisième; mais boire donne soif. Et puis, le vin vous monte à la tête; on sait que quand on est lancé on oublie les chagrins; on ne pense plus aux créanciers; on voit tout éclairé par le soleil; on sort de sa peau pour se promener dans un autre monde, le monde où l'on désirait aller. Et l'on boit. Voilà.

Il faut dire que cela n'arrivait pas souvent. D'ailleurs la saison de l'essimplage n'était pas longue, et quand cette saison était passée le père n'avait plus de motifs pour sortir, ne sortait plus. Il n'était pas homme à aller au cabaret tout seul, ni par paresse à perdre son temps.

La saison des giroflées terminée, nous préparions d'autres plantes, car il est de règle qu'un jardinier ne doit pas avoir une seule place dans son jardin vide; aussitôt que des plantes sont vendues d'autres doivent les remplacer. L'art pour un jardinier qui travaille en vue du marché est d'apporter ses fleurs sur le marché au moment où il a chance d'en tirer le plus haut prix. Or, ce moment est celui des grandes fêtes de l'année: la Saint-Pierre, la Sainte-Marie, la Saint-Louis, car le nombre est considérable de ceux qui

s'appellent Pierre, Marie, Louis ou Louise et par conséquent le nombre est considérable d'âmes de pots de fleurs ou des bouquets qu'on vend ces jours-là et qui sont destinés à soulever la fête à un parent ou à un ami. Tout le monde a vu la veille de ces fêtes les rues de Paris pleines de fleurs, non-seulement dans les boutiques où sur les marchés, mais encore sur les trottoirs, au coin des rues, sur les marches des maisons, partout où l'on peut disposer un étalage.

Le père Aquin, après sa saison de giroflées, travaillait en vue des grandes fêtes du mois de juillet et du mois d'août, surtout du mois d'août, dans lequel se trouve la Sainte-Marie et la Saint-Louis, et pour cela nous préparions des milliers de rainettes-marguerites, des fuchsias, des rainettes-roses tout autant que nos chassies et nos serres-pouvaient en contenir: il fallait que toutes ces plantes arrivassent à floraison au jour dit, ni trop tôt, elles auraient été passées au moment de la vente, ni trop tard, elles n'auraient pas encore été en fleurs.

On comprend que cela exige un certain talent, car on n'est maître du soleil, ni du temps, qui est plus ou moins beau. Le père Aquin était passé maître dans cet art, et jamais ses plantes n'arrivaient trop tôt ni tard. Mais aussi que de soins, que de travail!

gueries montraient leurs corolles prête à s'épanouir, et dans les serres ou sous les châssis dont le verre était soigneusement blanchi au lait de chaux pour tamiser la lumière, fuchsias et lauriers-roses commençaient à fleurir; ils formaient de gros buissons ou des pyramides garnies de boutons du haut en bas, le coup d'œil était superbe; et de temps en temps, je voyais le père se frotter les mains avec contentement. — La saison sera bonne, disait-il à ses fils.

Et en riant tout bas, il faisait le compte de ce que la vente de toutes ces fleurs lui rapporterait.

On avait rudement travaillé pour en arriver là et sans prendre une heure de congé, même le dimanche; cependant tout étant à point et en ordre, il fut décidé que pour notre récompense nous irions tous dîner ce dimanche à août à Arcueil chez un des amis du père, jardinier comme lui; Gapi lui-même serait de la partie. On travaillait jusqu'à trois ou quatre heures, puis quand tout serait fini, on fermerait la porte à clef, et l'on s'en irait tranquillement à Arcueil, vers cinq ou six heures, puis après dîner on reviendrait tout de suite pour ne pas se coucher trop tard et être au travail le lundi de bonne heure, frais et dispos. Quelle joie!

Il fut fait ainsi qu'il avait été décidé, et quelques minutes avant quatre heures, le père tournait la clef dans la serrure de la porte. — En route tout le monde! dit-il joyeusement. à suivre